NORD-OUEST PRÉSENTE

UN AUTRE MONDE

VINCENT LINDON
SANDRINE KIBERLAIN
ANTHONY BAJON

UN FILM DE
STÉPHANE BRIZÉ

78
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2021
Official Selection

france inter

AFFIRME FRANCE BUZZ! © 2021 NORD-OUEST FILMS - FRANCE 3 CINÉMA

NORD-OUEST PRÉSENTE

UN AUTRE MONDE

VINCENT LINDON
SANDRINE KIBERLAIN
ANTHONY BAJON

UN FILM DE STÉPHANE BRIZÉ

avec MARIE DRUCKER scénario OLIVIER GORCE et STÉPHANE BRIZÉ

SORTIE LE 16 FÉVRIER 2022

France – Visa : 152 267 – 1h37 – Scope – Dolby 5.1

DISTRIBUTION
DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg St Antoine – 75011 Paris
Tél : 01.53.46.66.66
diaphana@diaphana.fr

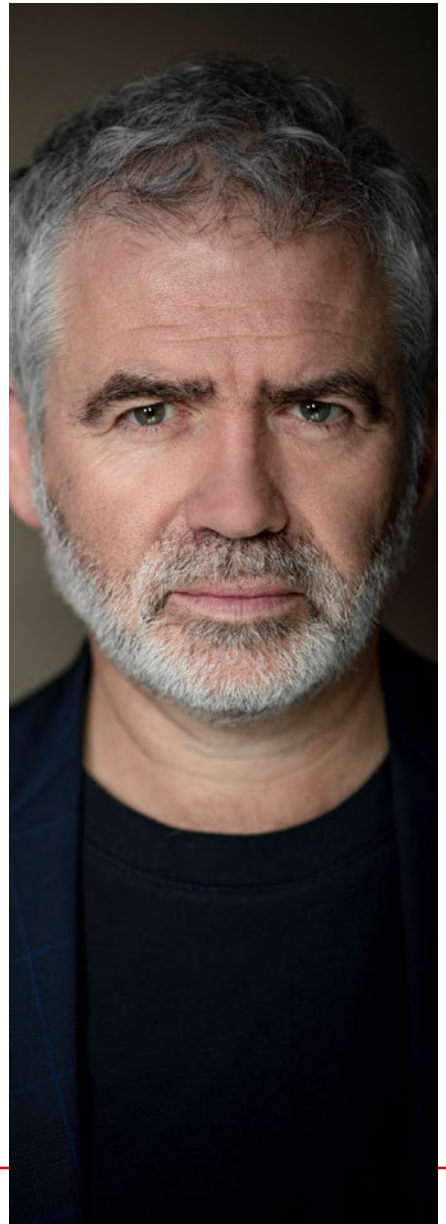
Matériel de presse disponible sur www.diaphana.fr

SYNOPSIS

Un cadre d'entreprise, sa femme, sa famille, au moment où les choix professionnels de l'un font basculer la vie de tous.

Philippe Lemesle et sa femme se séparent, un amour abimé par la pression du travail. Cadre performant dans un groupe industriel, Philippe ne sait plus répondre aux injonctions incohérentes de sa Direction. On le voulait hier dirigeant, on le veut aujourd'hui exécutant. Il est à l'instant où il lui faut décider du sens de sa vie.

ENTRETIEN AVEC STÉPHANE BRIZÉ



Pourquoi avoir eu le désir de raconter l'histoire de ce cadre ?
Le film met en scène la perte de sens de la vie d'un cadre d'entreprise qui, en même temps que son mariage s'effondre, a de plus en plus de difficultés à trouver de cohérence dans un système qu'il sert pourtant depuis des années. Un système dans lequel il lui devient extrêmement compliqué d'appliquer vers le bas des injonctions venues d'en haut. De nombreux cadres nous ont raconté, à Olivier Gorce mon co-scénariste et moi-même, une vie personnelle et professionnelle à laquelle ils parviennent de moins en moins à donner de sens parce qu'on ne leur demande plus notamment de réfléchir mais simplement d'exécuter. Nous avons voulu rendre compte des conséquences du travail de ceux qui sont considérés comme le bras armé de l'entreprise mais qui sont simplement des individus pris entre le marteau et l'enclume.

Le film a bien sûr été conçu avant la crise du Coronavirus. Mais il résonne tout particulièrement aujourd'hui en montrant un système à bout de souffle rempli d'incohérences.
Personne ne pouvait imaginer la crise sanitaire exceptionnelle que nous traversons. Et si on peut la voir comme une source de chaos presque jamais atteint, il est aussi possible de l'envisager comme une opportunité pour se questionner. Histoire de transformer la contrainte en avantage et ne pas être simplement les perdants de l'Histoire. Comme lorsqu'il arrive que notre corps ou notre psyché rompe pour stopper la machine et nous signifier que l'on omet de s'interroger sur un invisible essentiel, un angle mort de notre vie. Métaphore à l'échelle d'un individu du désordre de notre monde, les profonds bouleversements que vit le personnage principal vont l'obliger à questionner son action, sa responsabilité et sa place à l'intérieur de l'entreprise et de sa famille.

Même si nous retrouvons ici la dimension réaliste de vos films, on observe immédiatement une rupture très nette de mise en scène avec notamment *La Loi du marché* et *En guerre*.
J'ajoute *Une vie* à la liste. Car la mise en scène de ces trois films traduit une idée de captation du réel. Comme si un deal avait été passé avec les personnages principaux et qu'ils avaient accepté une caméra dans leur quotidien. J'ai voulu ici réintroduire une notion beaucoup plus forte de fiction. La caméra n'est donc plus placée à l'endroit qui traduirait le «je me mets où je peux», elle se met là où elle rend compte bien plus subjectivement de la situation. Que ce soit à l'endroit de l'intime ou du professionnel. La multiplicité des axes dans certaines scènes traduit la sensation d'encerclement, d'enfermement du personnage. Les problèmes arrivent de partout, il n'a pas de répit, comme un homme en mer sur une embarcation percée de toute part, qui essaie d'empêcher l'eau de s'engouffrer par toutes les failles des parois.

Beaucoup de caméras donc dans certaines séquences ?
Trois au maximum même s'il s'agit de faire penser qu'il pourrait y en avoir bien davantage. J'ai besoin de ne pas installer les cadreurs, qu'ils réinterrogent leur cadre sans cesse pour traduire l'électricité, la tension de

certaines situations. Les scènes sont longues à tourner – bien plus longues que ce que l'on en voit au final – c'est un moment extrêmement physique pour tout le monde. Pour l'image, pour le son et pour les comédiens. Je multiplie les angles, je saute l'axe des regards, j'assume les faux raccords, le dispositif doit raconter l'étouffement du personnage, sa suffocation, sa sensation d'être pris dans un étau.

Comment ce récit s'est-il construit ?

Je ne considère évidemment pas l'entreprise, pas plus que la famille, comme uniquement un lieu de névroses, de tensions et de violence. Mais on raconte des histoires avec des trains qui arrivent en retard et un film, un livre ou une pièce de théâtre peuvent servir à regarder les zones de dysfonctionnement. Et ce sont les raisons de la défaillance qu'il s'agit d'observer.

Avec ce film, j'ai voulu construire en quelque sorte le contre-champ du précédent, *En guerre*, en mêlant constamment l'intime et le travail, le personnel et le professionnel. Tous les cadres que nous avons rencontrés avec Olivier Gorce ont été écartés, d'une manière ou d'une autre, de leurs fonctions après avoir pourtant répondu sans discuter pendant de nombreuses années aux injonctions du système. Ils travaillaient dans l'industrie mécanique, la métallurgie, la banque, le soin, la publicité, les assurances ou la cosmétique. Tous dotés d'énormes capacités intellectuelles et de management. Tous travaillant dans des entreprises appartenant à des groupes internationaux cotés en bourse. Ces cadres nous ont parlé de leur malaise, de ce sentiment difficile à gérer d'être simplement devenus la courroie de transmission d'un système plein d'injonctions contradictoires. Ils ont évoqué leur inquiétude de ne plus être à la hauteur de la performance qu'on attend d'eux. Ils n'étaient pas nés bourreaux mais ils ont eu peu à peu le sentiment de le devenir en même temps qu'ils perdaient le sens de leur vie personnelle et professionnelle. Certains ont fait des burn-out, d'autres n'ont plus trouvé grâce aux yeux de leur direction et ont été écartés et d'autres encore sont partis avant de s'effondrer. Et tous nous ont parlé de la manière dont le cercle familial était inévitablement impacté. Philippe Lemesle est de ceux-là, un gars de bonne volonté, qui sent l'eau arriver à hauteur de sa bouche et qui s'autorise enfin à questionner ce qui de la vie personnelle mérite d'être sacrifié pour le travail.

Sommes-nous là, avec cette histoire, dans le tragiquement banal de la vie d'un de ces cadres ?

Philippe Lemesle, le personnage principal du film, évolue à l'endroit victorieux de notre civilisation moderne, le lieu de la méritocratie, le lieu de ce qu'on appelle classiquement «une belle réussite». Comment dire que l'on a mal quand on fait partie de l'élite sociale ? Se plaindre serait à la fois indécent au regard des plus modestes en même temps que le signe d'une faiblesse. Sentiment insupportable au regard de ses pairs. Sentiment insupportable au regard de soi-même. A cet endroit du monde, on ne peut pas, on ne doit pas être fragile. Interdit sous peine de déclassement et de remplacement par un plus jeune et plus dynamique que soi ou un autre qui ne discuterait pas ce qu'on lui demande de faire. Un endroit du monde de grande solitude où l'on n'a peut-être plus le choix. C'est la question de la liberté personnelle qui est aussi abordée.

Ce film raconte l'histoire d'une entreprise juste avant les licenciements, *En guerre* l'annonce du plan social et *La Loi du marché* le quotidien d'un de ces salariés mis sur la touche. Il y a là une trilogie qui se déploie sur trois périodes clés qui témoignent des mécanismes de destruction des emplois en même temps que ses conséquences humaines.

Chaque film s'est construit sur le précédent. Un sujet entrainant des rencontres, des rencontres entrainant de nouvelles réflexions, ces réflexions entrainant un nouveau sujet. La chronologie du drame social s'est alors construite à rebours. D'abord le chômeur de longue durée et au final l'histoire de ceux qui organisent ce chômage en passant par la lutte inégale des salariés contre l'entreprise. Il s'est agi, à hauteur d'hommes, de raconter causes et conséquences de cette immense machine à broyer. Aussi bien du point de vue de celui qui tape que de celui sur qui on tape. Et pour autant, si un fil de réflexion a permis de construire et de lier ces trois films, ceux-ci n'ont aucune vocation à se ressembler. *Un autre monde* convoque plus de fiction, de romanesque et de l'intimité du personnage que les deux précédents. Mais au final, le constat qui est fait permet de sortir de la dialectique réductrice

des méchants cadres contre les gentils ouvriers pour faire apparaître un problème systémique qui dépasse de loin les places de chacun.

Comment Philippe Lemesle – le personnage que joue Vincent Lindon – peut-il se soumettre à un système dont il comprend les incohérences ?
Il ne comprend pas les incohérences du système tout de suite. En tout cas, il est bien incapable de se les formuler à lui-même. Il subit alors une situation à un endroit de sa vie - le travail - qui engendre des conséquences à un autre endroit - la famille. Au début du film, il lui est absolument impossible d'entendre et de s'avouer que la contrainte de réduction de personnel que le groupe Elsonn lui impose sera très compliquée – voire impossible – à mettre en œuvre. Au début, il n'est capable que de faire ce qu'on lui demande de faire. Pas par idéologie, pas par goût de la brutalité mais parce qu'il a intégré l'idée que le problème n'est pas le système en lui-même mais la difficulté ou l'impossibilité de ses membres à s'y adapter. Seulement son site industriel ainsi que la majorité des autres en France – et même en Europe – arrivent aujourd'hui à un point de rupture. Faire plus avec moins devient impossible. Les salariés – cadres et ouvriers – sont au bout de leurs possibilités. Philippe doit alors accepter qu'il n'est pas le problème avant d'aller pouvoir se confronter à sa hiérarchie. C'est la révolution copernicienne qu'il doit opérer s'il ne veut pas tout perdre : sa famille, sa santé psychique et physique.

Cet «autre monde» suggéré dans le titre est-il alors celui que le personnage principal est en train de perdre ou bien celui dans lequel il bascule ?
C'est tout cela à la fois. Le personnage s'éloigne inexorablement d'un monde où sa place et son action faisaient sens pour aller vers un monde où l'éthique et la morale qui le structurent profondément disparaissent. Cet «autre monde», c'est la question du choix qui se pose au personnage interprété par Vincent Lindon en même temps qu'à celui interprété par Sandrine Kiberlain. La question de savoir ce que nous sommes prêts à faire personnellement et professionnellement pour être à la place qui nous semble très intimement la plus juste. Après plus d'une année de pandémie mondiale, le titre résonne de surcroit presque ironiquement au regard du «nouveau monde» tellement évoqué et sans doute tellement espéré il y a quelques mois. Celui qui allait ou devait se construire sur la remise en question que cette crise soudaine nous imposait.

La part de l'intime du personnage prend ici une très grande place. Bien plus que dans vos films précédents.
Je ne suis pas un universitaire. Ce qui m'intéresse, ce sont les femmes et les hommes et les conséquences dans leur vie personnelle de leurs choix professionnels. Ici, dans ce film, des individus – des cadres – doivent prendre des décisions qui mettent inévitablement des gens en souffrance. Il leur est demandé d'abandonner petit à petit une part de leur humanité. Et on ne tire pas impunément sur ce fil sans prendre le risque qu'il ne rompe. Tout cela ne se fait pas sans inquiétude, sans angoisse, sans tiraillements intérieurs. Et c'est tout cela que ces cadres ramènent chez eux. Et peu à peu, ce qui a été équilibre pendant des années devient déséquilibre et soudain tout l'édifice s'effondre.

Une des conséquences pour Philippe Lemesle est son divorce. Mais si Anne, sa femme, le quitte, elle continue pourtant à l'aimer.
Oui, car si elle quitte l'homme avec lequel elle a vécu pendant plus de 25 ans, ce n'est pas parce qu'il n'y a plus d'amour entre eux mais parce qu'elle doit sauver sa peau. Elle fait le constat que son quotidien a perdu toute cohérence et elle prend alors le risque de partir. La notion de courage est abordée à plusieurs reprises durant le film dans la sphère professionnelle du personnage. Mais le vrai courage, c'est Anne qui en fait preuve. Car elle part même si elle est étreinte par la peur pour son avenir. Elle part parce que l'espace de son couple est devenu un lieu de renoncement et de souffrance. Elle qui a sacrifié une part de ses ambitions professionnelles pour que son mari réussisse une très belle carrière, elle se sent aujourd'hui flouée. Le contrat tacite avec Philippe, le troc, n'a plus de sens et elle ose rompre avec ce que beaucoup considèreraient comme un confort impossible à remettre en question. Et la manière incroyablement subtile dont Sandrine Kiberlain révèle les contradictions intérieures d'Anne est époustouflante et bouleversante.

C'est l'occasion de retrouvailles entre Vincent Lindon et Sandrine Kiberlain avec qui vous aviez tourné Mademoiselle Chambon il y a douze ans.
Des retrouvailles très fortes car ils s'admirent et ils n'avaient pas rejoué ensemble pendant toutes ces années. Et si j'ai fait trois films avec Vincent depuis ce moment-là, j'attendais le moment de pouvoir refaire un film avec Sandrine tellement l'actrice est immense. Cela se fait avec eux deux, c'est un cadeau supplémentaire. Car sans révéler de grands secrets, la nature de leurs liens passés, résonne d'une manière particulière dans ce qu'ils ont ici à jouer. C'est un privilège d'avoir leur confiance et de pouvoir travailler cette matière avec eux.

C'est votre cinquième film avec Vincent Lindon. Y a-t-il chez vous la crainte de la répétition en racontant des histoires avec le même comédien ?
Un film, c'est un sujet, une histoire et des protagonistes mais c'est aussi pour moi un documentaire sur un ou des acteurs. Je ne crois absolument pas à la notion de personnage. Le personnage, c'est d'abord une construction du scénariste puis au final du spectateur. Entre les deux, sur le plateau, je ne fais qu'avec la matière vivante qui est en face de moi. Je fais parfois des films avec la colère de Vincent, avec ses doutes, avec sa tendresse, je fais ici avec sa fatigue et son désarroi. Je n'invente rien d'un comédien, je ne fais qu'avec ce qu'il me permet de disposer. Le talent d'un comédien, c'est sa capacité de disponibilité. Et Vincent se rend immensément disponible pour investir des espaces et des histoires que j'imagine à chaque fois différents.

Il y a aussi la présence d'Anthony Bajon qui joue le fils.
Une rencontre extraordinaire avec un jeune acteur hyper doué. Le rôle est casse-gueule et la ligne de crête est fine. Anthony est ici l'enfant symptôme à la fois des dysfonctionnements de la famille et de notre société, celui qui veut être à la hauteur du désir de sa famille et de son environnement mais qui explose en vol en faisant ce qu'on appelle une décompensation. Anthony marche sur un fil avec une intelligence de jeu très impressionnante.

Et il y a la participation très surprenante de Marie Drucker qui joue ici pour la première fois dans un film.
Marie s'est retrouvée à faire le casting au même titre que tous les non-professionnels qui incarnent tous les autres rôles du film. Elle a arrêté son métier de journaliste il y a

plusieurs années, elle n'est pas encombrée de son image et de ce qu'on peut attendre d'elle ou de ce qu'elle doit représenter. Elle a l'âge, le physique, l'intelligence et aussi la maîtrise du langage de l'entreprise. Et elle s'amuse ici à incarner le bras armé du système, pleine de l'assurance du camp des victorieux de la mondialisation. Je lui fais dire des choses énormes comme lorsqu'elle lance à Vincent que tout est précaire dans la vie... l'amour, la santé et donc pourquoi pas le travail ? J'aimerais avoir assez d'imagination pour écrire quelque chose comme ça mais c'est Laurence Parisot, l'ex-patronne du MEDEF, qui l'a dit un jour.

Il y a aussi ici le travail de la musique qui prend une place importante. Peut-être plus importante que dans vos films précédents.

Déjà dans *En guerre*, j'avais la volonté très marquée de dépasser la dimension purement «compte rendu du réel» en permettant à la musique de traduire la colère, le grondement souterrain du groupe de salariés en colère. Il s'est agi ici de raconter la tension intérieure permanente du personnage. Elle se joue bien entendu par l'acteur mais elle se suggère aussi très profondément par la musique que j'envisage comme une ligne d'écriture supplémentaire.

Comme à chaque film, je vais chercher quelqu'un avec qui je n'ai jamais travaillé. J'apprécie d'ailleurs collaborer avec des musiciens qui ne sont pas des spécialistes de la musique de films. C'est le cas ici avec Camille Rocailleux qui avait composé très peu de partitions pour l'image. J'avais entendu son travail au théâtre. Je lui ai demandé de travailler autour de l'idée de tension et d'enfermement. Il m'a alors proposé quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la pure mélodie sans basculer pour autant dans la musique concrète. Un travail avec des cordes qu'il fait évoluer sur la durée et qu'il a éclairé avec beaucoup d'audace avec une voix lyrique qui traduit un endroit très lointain de la psyché du personnage. Comme un paradis peut-être rêvé mais complètement inaccessible. Un endroit de pureté perdu.

Le personnage que joue Vincent Lindon est confronté à plusieurs reprises à l'argument du courage. C'est une notion importante dans l'entreprise ?

C'est une notion fondamentale même. Avec Olivier Gorce, nous avons rencontré Christophe Dejours, le psychanalyste spécialiste du travail, se questionne sur la manière dont des individus dits « normaux », des individus que l'on pourrait qualifier d'« honnêtes gens», peuvent accepter sans protester des contraintes toujours plus dures dont ils savent qu'elles mettent en danger à la fois leur intégrité morale, mentale et physique ainsi que celle des autres ? Le courage est alors proposé comme facteur d'intégration et de respectabilité dans le groupe. Le courage de faire ce qui pourtant, au fond de nous, nous répugne afin de ne pas être montré du doigt, ou pire, écarté du système.

Pour vous, le courage se situe où alors ?

Je ne suis pas là pour apporter ce genre de réponse définitive. La situation du film

questionne un homme à un moment de sa vie où des vérités qui lui semblaient éternelles s'écroulent les unes après les autres. Une situation qui lui impose de s'interroger sur des peurs auxquelles il doit accepter de se confronter pour rompre avec ce qui lui fait mal. Abandonner toute idée de sa propre humanité ou bien fuir le lieu de la contrainte et de la souffrance en renonçant à un statut social en même temps qu'à l'idée de sa propre force ? C'est autour de ce questionnement que le récit s'est construit et auquel le personnage apportera sa réponse.

FICHE ARTISTIQUE

Philippe Lemesle	Vincent Lindon
Anne Lemesle	Sandrine Kiberlain
Lucas Lemesle	Anthony Bajon
Claire Bonnet Guérin	Marie Drucker
DRH France	Guillaume Draux
Olivier – directeur des opérations	Olivier Lemaire
Directeur de site #1	Christophe Rossignon
Déléguée syndicale #1	Sarah Laurent
Juliette Lemesle	Joyce Bibring
Directeur de site #2	Olivier Beaudet
Directeur de site #3	Jean-Pierre Gauthier
Directeur de site #4	Didier Bille
Avocate Anne	Valérie Lamond
Avocat Philippe	Mehdi Bouzaïda
Psychiatre clinique	Myriam Larguèche
Psychiatre Urgences	Daniel Masloff
M. Cooper	Jerry Hickey

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Stéphane Brizé
Scénario	Olivier Gorce et Stéphane Brizé
Produit par	Christophe Rossignon et Philip Boëffard
Coproduit par	Stéphane Brizé et Vincent Lindon
Productrice exécutive	Eve François-Machuel
Musique originale	Camille Rocailleux
Image	Eric Dumont
Montage	Anne Klotz
Scripte	Marion Pin
Casting	Coralie Amédéo
1er assistant réalisation	Emile Louis
Son	Emmanuelle Villard et Hervé Guyader
Décors	Pascal Le Guellec
Costumes	Isabelle Pannetier
Direction de production	Christophe Desenclos
Régie	Ignazio Giovacchini
Direction de post-production	Julien Azoulay

Une production Nord-Ouest Films
En coproduction avec France 3 Cinéma
En association avec Diaphana, Wild Bunch International
Avec la participation de Canal +, Ciné +, France Télévisions
En association avec Sofitvciné 7, La Banque Postale Image 13, Cineventure 5, Manon 10
Avec le soutien de la Région Île-de-France, la Région Nouvelle-Aquitaine et du Département de Lot-et-Garonne
En partenariat avec le CNC